



Barry Vladimir Rollet, *Hanamiai, Prehistoric Colonization and Cultural Change in the Marquesas Islands (East Polynesia)*

1998, Yale University Publications in Anthropology, n°81, New Haven, Yale University Press, 262 p.

Pierre Ottino



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jso/1137>
DOI : 10.4000/jso.1137
ISSN : 1760-7256

Éditeur

Société des océanistes

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2003
Pagination : 99-106
ISSN : 0300-953x

Référence électronique

Pierre Ottino, « Barry Vladimir Rollet, *Hanamiai, Prehistoric Colonization and Cultural Change in the Marquesas Islands (East Polynesia)* », *Journal de la Société des Océanistes* [En ligne], 116 | Année 2003-1, mis en ligne le 26 mai 2008, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/jso/1137> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/jso.1137>

MISCELLANÉES

À propos de l'ouvrage de : Barry Vladimir ROLETT, 1998.
Hanamiai, Prehistoric Colonization and Cultural Change in the Marquesas Islands (East Polynesia), Yale University Publications in Anthropology, n°81, New Haven, Yale University Press, 262 p.

par Pierre OTTINO *

Hanamiai est le nom de la petite vallée jouxtant Vaitahu, la vallée principale de l'île de Tahuata (groupe sud des Marquises) qui vit arriver les premiers découvreurs européens dès 1595 puis en 1774, date après laquelle les passages se firent de plus en plus fréquents sur l'archipel.

À Hanamiai, le sommet d'une dune littorale a été le lieu des fouilles menées par Barry Rolett en 1985. L'auteur nous présente le résultat de ce travail auquel s'ajoute celui de ses enquêtes ethnographiques menées depuis 1984, auprès des habitants de Vaitahu surtout. Cette étude s'appuie également sur les informations fournies par d'autres sites précédemment fouillés aux Marquises et d'autres recherches dans le Pacifique. Aux données archéologiques s'ajoutent celles de l'ethnohistoire, de la botanique et de l'anthropologie notamment pour broser un tableau de la préhistoire marquisienne, depuis les premiers temps de l'installation des anciens Marquisiens jusqu'à l'implantation des Européens, en orientant la recherche sur les changements culturels que connut cet archipel. Hanamiai permet de retracer cette évolution durant environ 800 ans, de son premier peuplement vers A.D. 1100 jusqu'au milieu du XIX^e siècle. Une part originale du travail s'appuie sur les informations fournies par les analyses géochimiques des lames d'herminettes basaltiques (fragments et éclats) permettant de déterminer leur lieu d'origine et de documenter les relations et voyages inter insulaires sur de plus ou moins longues distances.

L'ouvrage est composé de 11 chapitres nourris de références bibliographiques abondantes, d'un nombre impressionnant de figures : quelques cartes, un plan et de très nombreux tableaux qui permettent de suivre les développements dans le corps du texte. De nombreuses photographies illustrent la plupart des objets et matériaux mis au jour ainsi que quelques étapes de la fouille. Quant au superbe *ivi poo* de couverture et en-tête de chaque chapitre, il fut découvert après la fouille, lors du passage d'un bulldozer. Ceci laisse présager de la quantité d'informations irrémédiablement perdues sur cet emplacement faute d'une politique archéologique suffisamment bien relayée. On ne peut que remercier Rolett, et ceux qui l'aidèrent, d'avoir « sauvé » autant d'informations sur un site aujourd'hui partiellement détruit.

Les trois premiers chapitres (pp. 1-62) fournissent le contexte des recherches actuelles, ce que sont les Marquises, et leur place dans la préhistoire polynésienne, avec la contribution venant d'Hanamiai. Les deux chapitres suivants (pp. 63-117) présentent les fouilles archéologiques du site avec l'étude de sa stratigraphie et du matériel mis au jour. Les chapitres 6 et 7 (pp. 118-181) concernent les stratégies de pêche déduites des résultats de fouilles et surtout d'une enquête ethnographique augmentée d'informations ethnohistoriques qui fournit une base intéressante sur les techniques de pêche. L'étude des hameçons, avec la reconstitution des stratégies de pêche employées, suit naturellement le chapitre 6. Le

* Chargé de recherche à l'IRD.

chapitre 8 (pp. 182-214) concerne le matériel lithique avec une étude relativement nouvelle sur la géochimie des basaltes concernant les lames d'herminettes. Il permet de confirmer des observations ethnohistoriques tout en documentant scientifiquement les voyages ou échanges de matières premières de qualité. Après l'étude du matériel de pêche et des lames d'herminettes, qui constituent la base de la recherche de Rolett, le chapitre 9 (pp. 215-240) traite de l'ensemble des autres artefacts, outils et ornements, qu'ils soient de corail, de coquillage, d'os ou de pierre... dans l'optique toujours de documenter les changements intervenants au cours de la préhistoire. Le chapitre 10 (pp. 241-249) est une synthèse des résultats de Hanamiai avec l'établissement de sa chronologie en cinq grandes phases, caractérisées chacune par un matériel particulier correspondant à des types d'activité et des modes de vie évoluant depuis A.D. 1025 jusqu'à 1850. La phase III (A.D. 1300-1450) y apparaît comme une période de transition entre une époque ancienne caractérisée par des habitudes et modes de vie qui appartiennent à une culture ancestrale polynésienne et une période plus tardive qui se différencie des modèles préexistants pour aboutir à la culture marquisienne que découvriront les Européens. En s'appuyant sur les autres travaux archéologiques et notamment ceux de Suggs et de Sinoto, Rolett observe une analogie archéologique entre ses matériaux anciens et ceux des sites anciens des Marquises et d'autres en Polynésie : Hane et Huahine notamment. Il constate aussi une homogénéité archéologique à l'intérieur de l'archipel marquisien qui ne permet pas, comme le fit Sinoto, de différencier les deux groupes de l'archipel. Le chapitre 11 (pp. 250-262), de conclusions, traite de la colonisation, des transformations culturelles et des sphères de relations en Polynésie orientale centrale.

L'ouvrage de Hanamiai est un bel exemple de monographie sur une fouille relativement réduite. Le sous-titre : *Prehistoric Colonization and Cultural Change in the Marquesas Islands (East Polynesia)* précise le contexte général affiché par les recherches archéologiques actuelles en Océanie et l'idéal auquel tend cette monographie. Nous avons donc d'une part une étude spécifique très localisée et de l'autre la volonté d'une vision plus globale, pas toujours en rapport direct. Si nous profitons de l'exposé des modèles en cours sur l'implantation, l'adaptation, l'évolution ou les changements culturels, sociaux et politiques des sociétés étudiées, les modèles proposés, qui devraient rester ouverts à des modifications ou complétés d'autres données

et hypothèses, sont présentés tels quels comme seuls admis et là, des questions se posent.

Ainsi, l'ambiguïté du titre et de son sous-titre tient au fait qu'on ne sait pas toujours s'il s'agit des résultats de la fouille de Rolett qui mènent aux conclusions et modèle d'évolution proposés, ou si c'est le modèle qui se substitue aux résultats de la fouille. Ce qui aurait pu faire l'originalité de cette étude se trouve ainsi noyé sous l'acceptation tacite du « modèle général correct » accepté par nombre d'archéologues. Ainsi, lorsque les résultats sont insuffisants, les données venant du modèle prennent le relais en comblant les lacunes du terrain, d'où un sentiment désagréable de tautologie au long des chapitres et des affirmations ; sentiment renforcé par la forme même de la rédaction, aux très nombreuses répétitions : ce que l'on va montrer est annoncé en début d'ouvrage, puis au fil des différents chapitres et encore repris en fin d'ouvrage, avec des développements qui ne démontrent pas toujours ce qui a été annoncé et ceci jusqu'aux conclusions. À ces répétitions d'idées et de modèles s'ajoutent les simples redites, parfois mots pour mots de phrases, et à quelques paragraphes de distance seulement.

La grande qualité du travail de Rolett tient à sa synthèse des études actuelles, anglo-saxonnes surtout, se rapportant à la Polynésie, à la culture préhistorique marquisienne et aux informations émanant de la fouille de ce site de Hanamiai. On pourra regretter qu'il ne s'appuie que sur ce seul site littoral, ce qui l'oblige à en forcer l'importance. Mais le lecteur dispose là d'une sorte de manuel sur l'archéologie marquisienne et de données de première main pour un site particulier ; à lui d'en tirer profit sans forcément se sentir obligé d'adhérer aux conclusions de l'auteur, dont l'avant-dernier chapitre, le dixième, reprend les principales. Comme le laisse penser son titre : « *Synthèse, séquence culturelle de Hanamiai et préhistoire marquisienne* », on s'attend encore à des redites mais qui permettront une synthèse commode éclairant la séquence stratigraphique et culturelle de Hanamiai ; celle-ci comporte cinq phases qui sont :

Phase I (A.D. 1025-1300) : les premiers occupants de Hanamiai habitaient une dune côtière (encore faudrait-il en être sûr ; l'intérieur de la vallée a-t-il été prospecté ou sondé pour l'affirmer ?) La vallée adjacente de Vaitahu offre des ressources additionnelles, est-il écrit. Nous sommes là encore devant une affirmation dont on ne peut peser la valeur. Affirmer que Vaitahu offre des ressources additionnelles renverse plutôt la réalité compte tenu des dimensions respectives

des deux vallées. On aurait plutôt tendance à avancer l'inverse : Hanamiai, la petite vallée voisine de Vaitahu, offre à celle-ci un lieu et des ressources supplémentaires, utilisées en permanence ou selon les besoins, les possibilités et les saisons. Cette remarque, parmi d'autres, permet cependant à Rolett de faire état de l'importance de Hanamiai quitte à fausser un peu la réalité, alors qu'il aurait été plus enrichissant de tenter de souligner la complexité des relations liant effectivement différents territoires, ou groupes, la richesse particulière de chaque aire géographique, d'autant plus complémentaire souvent de l'autre que l'univers de l'île et de l'archipel est réduit.

Rolett reprend ensuite le schéma classique déjà exposé : arrivée des premiers occupants avec une exploitation massive des oiseaux de mer et surtout de ceux nichant au sol, ou volant mal, exploitation des tortues, poissons et mollusques. On constate alors la disparition de certains oiseaux, une chute du nombre de restes de tortues et de certains mollusques, bref des changements importants de l'écologie qui impliquent une forte pression due à une occupation humaine permanente. Les techniques de pêche sont variées avec des lignes à main et l'utilisation de la traîne à la canne pour les hameçons composés dits « à bonite ». Les hameçons sont simples et varient largement en dimension, les formes dominantes sont à hampe circulaire ou anguleuse. La pêche s'effectue principalement dans des eaux peu profondes, mais aussi profondes pour attraper une large variété de poissons diurnes et nocturnes ainsi que des poissons pélagiques qui représentent un tiers des os identifiés. Le harpon, le filet et le poison sont également utilisés, comme semble le démontrer des observations ethnographiques sur différentes techniques de pêche et la présence de certaines espèces difficilement capturées à la ligne. Les hameçons sont façonnés sur le site. Les lames d'herminettes ressemblent fortement à celles de Polynésie occidentale. Une moitié des lames provient de l'île de Eiao, ce qui traduit la fréquence des voyages inter-insulaires et une interaction entre communautés.

Phase II (A.D. 1025-1300) : les datations au radiocarbone ne peuvent différencier chronologiquement les phases I et II. La phase II montre clairement une continuité avec la précédente, le matériel et les tendances observés sont quasiment les mêmes. On ne distingue donc, par les témoins matériels, pas ou guère de différence entre les deux phases. La raison pour le faire s'appuie surtout sur l'analyse faunistique. On

assiste à un déclin notable des populations d'oiseaux, de tortues et de coquillages dans cette deuxième phase qui connaît une occupation sans doute permanente du site, ce qui n'était pas le cas auparavant, et qui se manifeste par un pavage de blocs massifs avec poteaux. On taille sur place lames d'herminettes et hameçons. La pêche au proche augmente et des changements dans la végétation se traduisent dans la prépondérance de mollusques terrestres introduits.

Phase III (A.D. 1300-1450) : la culture et l'environnement de cette phase apparaissent transitionnels entre les périodes antérieures et postérieures. Rolett observe la construction d'une plate-forme, ce qui implique une technique toute différente du simple pavage mis au jour dans la phase II. La différence dans les techniques de pêche est flagrante. Il y a transition entre une exploitation antérieure diversifiée, en eau peu profonde, mais aussi profonde et une localisation dorénavant plus orientée sur les eaux littorales, cela presque à l'exclusion des autres habitats. Les oiseaux sont pratiquement absents de cette phase. Le nombre de restes de cochons augmentent fortement ce qui indique l'accroissement simultané de la production agricole. La fameuse couche E, un fin dépôt alluvial limoneux riche en charbons, suggère fortement un lessivage de sols des pentes de la vallée ; elle reflète de ce fait les conséquences d'une érosion accélérée causée par le défrichage de la forêt en vue d'une expansion agricole (un incendie, une période prolongée de fortes pluies... n'expliqueraient-ils pas également le dépôt de cette couche et de ces charbons ?). La pierre d'Eiao reste le matériau dominant pour les lames d'herminettes, mais on assiste à une augmentation de la fréquence des lames provenant d'une source sans doute localisée à Hiva Oa. La phase III constitue donc une transition entre les cultures des périodes de Développement et d'Expansion mises en évidence par Suggs et Sinoto.

Phase IV (A.D. 1450-1800) : les changements notés dans la phase III s'accroissent durant cette phase. La fréquence relative des restes de cochons continue d'augmenter. L'accroissement économique des animaux domestiques suggère une expansion agricole correspondante, bien que les preuves archéologiques directes manquent. La pêche est presque entièrement orientée sur le littoral. La fréquence des prises par harpon, poison et filet augmente. Les formes d'hameçons sont simples, avec une restriction dans leurs variétés et une diminution générale de leurs dimensions. La rareté des « hameçons à bonite » et l'augmentation des poids de pêches et

d'ancres de pirogues traduisent également une localisation étroite des stratégies de pêche sur le proche littoral. Les hameçons sont typiques de la culture d'Expansion décrite par Suggs et Sinoto. Ce changement dans les technologies de pêche se produit au même moment dans les deux groupes, nord et sud, des Marquises. Après A.D. 1450 on constate une chute brutale des importations de matériaux lithiques d'Eiao qui traduit non pas une interruption mais une forte diminution dans l'accès aux roches importées.

Phase V (A.D. 1800-1850) : elle marque la première période historique et la transformation du site de Hanamiai d'une aire d'habitation non spécialisée en un site cérémoniel : *tohua* avec un enclos associé aux pêcheurs (*mahia avai'a*). Les restes de poissons sont presque entièrement ceux de poissons du proche littoral et habituellement attrapés par harpon, filet et poison. La densité des restes de poissons est extrêmement basse par comparaison avec les autres phases et celle des restes de cochons est, en revanche, très élevée. Comme dans la phase IV, les hameçons simples en forme de U sont fortement standardisés. Les hameçons composés à leurre et les restes de poissons de haute mer ont quasiment disparu. La preuve du travail de la nacre, pour les hameçons, y est relativement ténue.

Ces phases permettent de caractériser les différentes étapes de la préhistoire de l'archipel. Elles furent déjà plus ou moins mises en lumière et décrites par les archéologues qui travaillèrent précédemment aux Marquises ; la tendance révélée est un constat assez général. Le travail sur la provenance des roches, quant à lui, est nouveau pour l'archipel et apporte des données prometteuses. La phase de transition est très importante également et l'on aurait aimé que Rolett avance quelques hypothèses sur le pourquoi de cette transition et propose une explication à ce changement fondamental.

On aurait également aimé avoir plus de précisions sur sa constatation finale. On pourrait en effet comprendre, à la lecture de l'ouvrage, que lorsque le site n'est qu'un simple site d'habitat non spécialisé, la pêche y tient un rôle fondamental et la technologie y est très riche et s'applique à des domaines maritimes très variés. Au contraire, à partir du moment où l'ensemble devient un site spécialisé de pêcheurs, on trouve proportionnellement peu de restes de poissons et ils proviennent pratiquement tous du proche littoral. Il pourrait y avoir des raisons à cela, mais aucune n'est avancée. De même, il n'y a quasi-

ment pas de traces de façonnage d'hameçons dont la panoplie est particulièrement pauvre et limitée. Enfin, à partir du moment où le site devient un site de pêcheurs, on trouve une quantité de restes de cochons particulièrement élevée ! Pour des pêcheurs spécialistes occupant un site spécialisé..., ils se distinguent a priori d'une façon qui pourrait étonner. Cela n'est pas contradictoire avec la démonstration de l'auteur, qui dit lui-même que des restrictions dans le comportement alimentaire devaient exister sur le site ; sans doute, mais nous aurions aimé en savoir plus. Cela fait partie des apports qui auraient été, là aussi, appréciés en conclusion à toutes ces recherches !

Le dernier chapitre, intitulé *Conclusions*, est donc une revue et reprise des idées présentées au fil de l'ouvrage. Ce chapitre se termine par le sous-chapitre : « *Central east polynesian voyaging spheres* » qui est très à la mode. Mais, on ne sait en quoi il concerne réellement le sujet, car on ne voit guère ce qu'il apporte à la préhistoire marquisienne, ni ce qu'apportent les Marquises à la compréhension de phénomènes attestés ailleurs en Polynésie. Après un développement traitant essentiellement des îles de la Société, l'auteur écrit lui-même : « il semble probable que les changements dans les modèles de voyages marquisiens ont du être comparativement indépendants des développements internes à la Société »¹. C'est la conclusion de la conclusion ; sa pertinence comme celle du détour par les îles de la Société laisse dubitatif. En fait, avec une bonne partie de l'ouvrage, ce dernier chapitre traduit surtout la volonté de l'auteur d'insérer son travail dans l'actualité des recherches ; ce qui fait regretter son manque de sens critique vis à vis de certaines théories ou de nuances qui auraient rendu ces dernières moins caricaturales et plus constructives. On assiste ici au jeu de confirmation d'une vision « archéologiquement correcte » du peuplement polynésien et insulaire.

Ainsi sur les questions de colonisation, expérimentation et expansion de populations, les différentes étapes décrites sont souvent trop mécaniques, voire simplistes pour répondre aux réalités si diverses de la Polynésie. Ainsi, avec l'accroissement de la population par exemple, nous dit Rolett qui reprend un modèle développé par d'autres, vient inévitablement l'exploitation excessive des ressources naturelles dont des espèces sauvages pâtissent jusqu'à leur extinction. Le choix des termes est en outre très souvent négatif et l'impact humain sur l'environnement est

1. p. 262 : « ...it seems probable that changes in Marquesan voyaging patterns would have been comparatively independent from internal developments in the Societies ».

décrit de façon dramatique, pour ne pas dire catastrophique, que ce soit sur la faune ou la flore. Il y a d'abord déforestation ; celle-ci est démontrée notamment par le dépôt de sol en bas des pentes et la présence de charbons. L'érosion de plus en plus forte des pentes conduit inévitablement à l'appauvrissement des sols, à l'engorgement des baies... Cette vision très pessimiste de la « déforestation et autre changement environnemental lié à la colonisation humaine » s'appuie, entre autres, sur l'exemple de l'île de Pâques qui fournit un « modèle » à ce processus d'évolution pour la Polynésie ! Mais que fait-on de la spécificité de l'île de Pâques, de sa localisation géographique qui lui vaut un climat si particulier et un isolement extrême. Les différences rendent toute comparaison bien plus délicate que ne nous le présentent Rolett et les ouvrages dont il tire ses synthèses. Ces conceptions de l'implantation humaine dans les îles du Pacifique et de son impact sur un environnement « vierge » ont mis l'accent sur les facteurs d'adaptation et d'évolution de ces micro-sociétés et sur les problèmes environnementaux. Autrefois sous-estimée, l'activité humaine s'est transformée au cours des recherches et des fouilles en une abomination écologique. Le tableau est si sombre, que l'on s'étonne comment ces îles arrivèrent tout de même à supporter des populations aussi nombreuses que celles que découvrirent les Européens et qui semblaient même vivre en harmonie, sans doute fragile, avec leur milieu.

La déforestation des pentes est un thème qui revient souvent ; elle est due à une expansion d'occupation et l'exploitation d'un nouveau territoire. Une des preuves de déforestation des pentes est, nous dit-on, l'érosion des sols confirmée par des dépôts en bas de pentes et la présence de charbons dans ces sédiments. Le problème, c'est que la présence de charbons épars dans une strate (couche E) mise au jour à Hanamiai est obligatoirement interprétée comme la preuve d'une déforestation des pentes et de leur exploitation agricole : la preuve étant en fait que cela est prouvé ailleurs ! Cette conclusion analogique permet en outre de s'approprier des conclusions démontrées ailleurs. Ces charbons témoignent ainsi d'un changement culturel fort dans la préhistoire marquisienne, d'une étape majeure dans le développement de cette société... ce qui justifie le titre de l'ouvrage et l'importance de Hanamiai ! On pourrait alors s'étonner de la présence de ce type de charbons dans une seule couche et qui plus est fine, ce qui réduit cette grande expansion agricole à un épi-

sode unique et très localisé dans le temps, là même où l'on s'attendrait à un lent et long processus avec toutes les conséquences que cela implique. Le modèle suivi est : des ressources naturelles trop exploitées du fait d'une augmentation de la population induisent de nouveaux rapports sociaux et politiques avec création d'un surplus, l'alimentation de nombreux cochons et l'émergence d'une classe accaparant forcément ces nouvelles richesses et prenant forcément de plus en plus de pouvoir. Ceci se traduit par la construction de monuments ostentatoires et des guerres de plus en plus fréquentes ainsi que la construction de sites fortifiés qui répondent à un état d'hostilité permanent entraînant une réduction des communications entre populations, et îles, avec une accentuation concomitante des différences, etc. La grande révolution économique, sociale, culturelle et politique s'avère en fait, à Hanamiai du moins, particulièrement discrète et étonnamment réduite dans le temps. Les faits observés par l'archéologue induisent-ils le schéma d'évolution proposé, ou n'est-ce pas ce schéma, décliné ailleurs, par d'autres et depuis constamment repris, qui sous-tend les faits observés à Hanamiai ? Ces faits, ces données ne seraient pas considérés pour eux-mêmes mais selon un schéma pré-établi qui les intègre à la théorie sous-jacente guidant le chercheur, ce qui lui assure en fait la caution « scientifiquement correcte » généralement reconnue par ses pairs. Quant au schéma affiché, traduit-il la réalité passée ou nos propres idées et conceptions de notre monde, transposées à d'autres lieux et d'autres temps ?

Le chapitre 4, qui aborde les fouilles archéologiques de Hanamiai, fournit, dès sa première partie et dans un tout autre domaine que celui des théories archéologiques, un autre exemple d'affirmation présentée au lecteur, sans que ce dernier ne puisse disposer d'éléments de comparaison.

Concernant le site, on y apprend que le « ruisseau le plus au nord forme une limite du *tohua* Aimaha, un terrain cérémoniel terrassé s'étendant de la plage à plus de 100 m à l'intérieur »². Suit la localisation des fouilles sur les basses pentes du *tohua*. Nous sommes devant une première affirmation : il s'agit d'un site cérémoniel appelé *tohua*. Aux Marquises, ceci implique un vaste espace dégagé, plan, habituellement bordé sur un, plusieurs ou tous les côtés, d'aménagements lithiques destinés à recevoir le public lors de cérémonies collectives. Il précise : « L'identification du *tohua* a été donnée par Uma Teifitu

2. p. 63 : « The northernmost stream in Hanamiai forms one boundary of *Tohua* Aimaha, a terraced ceremonial ground extending from the beach more than 100 m inland ».

qui a près de 80 ans et est un descendant direct du dernier chef héréditaire de Vaitahu. Uma identifia aussi le site adjacent de pêcheurs (*mahia avai'a*), visible avec le *tohua* sur la Figure 4.1. Le ruisseau forme sur un côté la limite du *tohua*, celle opposée est marquée par un mur bas, de 2 m d'épaisseur... qui continue sur 70 m en dehors de la limite du plan. Les terrasses, pavages et plates-formes lithiques surélevées sont des traits typiques des *tohua* marquisiens »³. Nous nous trouvons devant une suite d'affirmations auxquelles il faut bien adhérer puisqu'on nous le dit et qu'aucun critère nous permet de mieux en juger. Si les connaissances du vieil Uma sont reconnues, on peut s'interroger sur le sens à donner au terme *tohua*. Celui-ci peut s'appliquer à un espace dégagé et plat tel qu'aujourd'hui une dalle de ciment, un terrain de football ou une surface terrassée au bulldozer, etc. mais aussi à un ancien espace communautaire comparable, d'une certaine façon, à une place des fêtes. Dans ce cas, un certain nombre d'aménagements doivent être repérables, mais on ne dispose d'aucune description, ni d'un relevé suffisant qui permette d'en juger. Le site adjacent par ailleurs, où eut lieu l'essentiel des recherches, est dit-il un site de pêcheurs (*mahia avai'a*). Auparavant il avait écrit : « tandis que le *tohua* Aimaha est terrassé, il lui manque le mur de retenue de bas de pente caractéristique des plus grands *tohua* »⁴, ce détail nous égare un peu plus sur la nature du site, ses limites... Il poursuit : « La difficulté de distinguer le *me'ae* d'une plate-forme d'habitation résidentielle sur la base du type de maçonnerie seulement (Linton 1925 : 34) empêche l'identification d'un tel site qui puisse être associé au *tohua* Aimaha »⁵. On en déduit, à ce stade, que *Mahia avai'a* a pu être un *me'ae*, ce qui n'est pas forcément évident. Si Linton notait qu'il est difficile de distinguer un *me'ae* (site religieux) d'une simple résidence (profane), cela n'empêche pas pour autant de faire une description des structures restantes, au contraire. En effet, si Linton ou Rolett ne peuvent aisément faire la différence, plus tard, quelqu'un nanti

d'autres informations jointes à celles qui auraient été fournies par Rolett, aurait peut-être pu y arriver ! L'auteur poursuit par une autre indication qu'il n'utilise pourtant pas : « Il est intéressant, cependant, que Delmas (1927 : 105) sur sa liste des *tohua* et *me'ae* de Tahuata donne Aimaha (considéré comme *tohua* par Rolett) comme le nom d'un *me'ae* à Hanamiai, bien qu'il ne mentionne pas de *tohua* pour la vallée »⁶. Le doute se confirme. S'agit-il vraiment d'un *tohua* cérémoniel ? Si ce n'en est pas un, il n'est pas indispensable ici et à tout prix de le caractériser comme tel. L'idée de départ est tellement forte pour l'auteur qu'il ne prospecte pas d'autres éventualités. Rolett poursuit : « L'association du *tohua* Aimaha avec *mahia* est un trait inhabituel qui le distingue des autres *tohua* documentés par Linton (1925) et Suggs (1961a) »⁷. Si l'on considère par contre que l'indication de départ (celle de Uma) n'est qu'une indication permettant de donner un nom à l'endroit et que Linton, Suggs et Delmas ont peut-être raison, le « trait inhabituel » de l'association *me'ae-tohua* ne l'est plus tant que ça. Il poursuit : « *Mahia* de Hanamiai consiste en deux plates-formes (3 en fait sur le plan) de pierres surélevées et un enclos rectangulaire de bas murs, avec des entrées du côté de la plate-forme et une sur le côté ouest (Fig. 4.3)... »⁸ suit la description des structures ; cela n'est pas assez clair toutefois pour s'en faire une idée précise. On se reporte alors au plan pour essayer d'obtenir d'autres informations, mais les détails manquent et la légende n'est pas assez explicite. Peut-on alors se fier aux différentes représentations des structures ? Le plan manque de précision et on ne sait pas, par exemple, si les plates-formes sont pavées, ni à quel endroit ni de quel type de pavage il s'agit. Ceci permettrait pourtant de mieux se rendre compte du type d'aménagement : l'absence de pavage pouvant représenter une aire de couchage, par exemple, un pavage de gros galets pouvant révéler l'importance de la surface ainsi traitée et de la structure elle-même. Si l'on tente de se fier au dessin lui-même, on remarque des points tantôt pour un

3. p. 63 : « Identification of the *tohua* was given by Uma Teiefitu, the near-eighty-year-old direct descendant of the last hereditary chief of Vaitahu. Uma also identified the adjacent fishermen's precinct (*mahia avai'a*), shown with the *tohua* in Figure 4.1. Bounded on one side by the stream, the opposite limit of the *tohua* is marked by a low, 2-m-wide...that continues 70 m beyond the limit of the mapped area. The terraces, pavements, and raised stone platforms are typical features of Marquesans *tohua*... »

4. p. 63 : « While *Tohua* Aimaha is terraced, it lacks the downslope retaining wall characteristic of larger *tohua* ».

5. p. 63 : « The difficulty in distinguishing *me'ae* from residential house platforms on the basis of masonry construction alone (Linton 1925:34) prevents the identification of any such sites that may be associated with *Tohua* Aimaha. »

6. p. 63 : « It is interesting, however, that Delmas's (1927:105) list of *tohua* and *me'ae* on Tahuata gives Aimaha as the name of a *me'ae* in Hanamiai, although it mentions no *tohua* for the valley ».

7. p. 63: « The association of *Tohua* Aimaha with a *mahia* is an unusual feature that distinguishes it from other *tohua* documented by Linton (1925) and Suggs (1961a) ».

8. p. 63 : « The Hanamiai *mahia* consists of two raised stone platforms and a rectangular low-walled enclosure with entrances facing the platforms and on the west side (Fig. 4.3) . »

pavage, tantôt pour un remplissage de cailloutis d'un mur, sans doute à double parement. Des blocs sont plus importants ; respectent-ils une dimension ? Pour Mahia avai'a, par exemple, la petite plate-forme à gauche sur la figure 4.1 est bordée de blocs bien plus gros que les deux autres plates-formes, nettement plus grandes ; l'enclos adjacent est uniquement fait de blocs plus gros encore que les murs de la petite plate-forme. Leur dimension est à peu près équivalente, semble-t-il, au long mur à double parement. Ceci est intéressant et étonnant, mais peut-on s'appuyer sur cette observation ? Si oui, on doit convenir que les anciens Marquisiens ont traité, ici, le mur et l'enclos comme leurs plus belles structures. Ils leur auraient apporté plus de soin que pour leurs *tohua* et *me'ae* ! Si c'est la réalité, cet aspect mérite explication ou interrogations. Cet enclos et ce long mur pourraient être tardifs, c'est-à-dire postérieurs aux grandes structures. Pour les construire, les Marquisiens auraient alors détruit partiellement leur *tohua* (à une époque où il avait perdu sa fonction) ; les grands blocs proviendraient des bordures de ce *tohua* et témoigneraient par là-même de son existence antérieure. Cette hypothèse n'est pas impossible, mais elle serait assez étonnante car dans ce cas, généralement, à part quelques grands blocs, ce sont de préférence les plus petits blocs qui sont réutilisés : ceux des pavages notamment, plus transportables. Que penser donc de cet enclos et de ce long mur (dont on ignore les hauteurs si ce n'est qu'ils sont « bas ») ? Ne s'agirait-il pas d'un simple enclos à cochons et d'un long mur, postérieurs aux plates-formes et au *tohua* ? L'étonnante largeur du mur (2m) et sa longueur (environ 130m par déduction du plan et d'une phrase du texte) le rapprocherait plutôt d'un fragment de piste cavalière, d'époque missionnaire.

On ne peut répondre à ce type d'interrogations et cela est vrai pour de multiples points de ce livre. Cela peut paraître sans intérêt, mais ici par exemple, la recherche tente d'aboutir à des conclusions importantes non seulement pour la préhistoire du site, mais aussi celle de l'archipel, avec la volonté de démontrer des changements majeurs, matériels, économiques, culturels et politiques, sur le temps long. Il est dès lors important de savoir s'il s'agit d'un ensemble religieux et communautaire, d'une enceinte de pêcheurs ou de simples *paepae* d'habitations avec un enclos à cochons attenant et, plus tard, la construction d'un mur de limite de terre à l'époque historique ! S'il y a erreur d'interprétation ce ne serait pas grave ; ce qui l'est davantage, c'est que le lecteur ne puisse se faire sa propre opinion

par rapport au texte compte tenu des informations fournies. L'effet obtenu est que la vision de la préhistoire marquisienne qui en découle ne peut qu'épouser celle de l'auteur ; d'une certaine façon, ce genre d'ouvrage ferme la réflexion.

Cette note sur l'ouvrage de Hanamiai ne vise pas à critiquer l'auteur car son travail apporte une contribution remarquable à la préhistoire marquisienne et plus largement polynésienne. Il fournit des données précises provenant d'un site particulier et cela n'a pas de prix. Le seul reproche s'applique à l'approche du travail façonné, volontairement ou non, de façon à répondre au modèle « archéologiquement correct » sur l'implantation humaine dans ces îles d'Océanie. Si ce modèle est valable sur certaines terres et dans certaines conditions, il a pris une emprise telle sur certains qu'ils se sentent obligés de le retrouver sur leur site et de le confirmer. Ceci les contraint à faire d'hypothèses des vérités générales, à ne plus voir les données ne servant pas le modèle et à forcer plus ou moins leurs propres données pour mieux les adapter au schéma du moment. Ce désir d'intégrer, ou de situer, son travail par rapport au contexte général est nécessaire et légitime ; en ce sens, on devrait aboutir à un enrichissement alors qu'étonnamment on ressent un appauvrissement du travail effectué, ainsi que de la vision même de l'histoire de ces populations insulaires. On retiendra donc que Hanamiai « colle » avec ce qui fut démontré, ou affirmé, ailleurs et par d'autres ; l'apport qui est le sien et son originalité pour les Marquises, et donc la Polynésie, s'en trouvent ainsi en partie occultés.

RÉFÉRENCES CITÉES

- DELMAS, Père s., 1927. *La religion ou le paganisme des Marquisiens, d'après les notes des anciens missionnaires*, Paris, G. Beauchesne.
- LINTON, Ralph, 1925. *Archaeology of the Marquesas Islands*, Honolulu, Bernice P. Bishop Museum 23.
- SINOTO, Yosihiko, H., 1966. A tentative Prehistoric Cultural Sequence in the Northern Marquesas Islands, French Polynesia, *Journal of the Polynesian Society*, 75 (3), pp. 287-303.
- , 1968. Position of the Marquesas Islands in East Polynesian Prehistory, in I. Yawata and Y.H. Sinoto (eds), *Prehistoric Culture in Oceania*, Honolulu, Bishop Museum Press, pp. 111-18.
- , 1970. An archaeologically based assessment of the Marquesas as a dispersal center in East Polynesia. in R. Green and M.Kelly (eds), *Studies in Oceanic Culture History*, vol.1, Pacific Anthropological

- Records 11, Honolulu, Bernice P. Bishop Museum, pp. 105-132.
- , 1979, The Marquesas, in J. Jennings (ed), *The Prehistory of Polynesia*, Cambridge, Harvard University Press, pp. 110-134.
- SUGGS, Robert., C., 1961, *The archaeology of Nuku Hiva, Marquesas Islands, French Polynesia*, New York, American Museum of Natural History, Anthropological Papers, 49.